

Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



Chapitre XI



~Dans une époque depuis longtemps disparue de tous les documents historiques, à l'exception d'une poignée de documents fragmentaires, et

D'après les souvenirs déclinants des Anges, il fut un temps où l'Eljo n'était guère une race exceptionnelle, et n'était pas susceptible d'être détruit par la lumière du soleil. Quand le monde était Jeunes, ils étaient aussi nombreux que les herbes des vastes champs verdoyants d'Éden ; et ils parcouraient le ciel ouvert, sans être gênés par la lumière du jour. Pourtant, comme le Temps marque chaque saison, comme chaque aube voile un rideau d'étoiles, ainsi Les jours autrefois radieux d'Eljo s'éteignirent eux aussi dans les ténèbres.

Hélas, alors même que les événements calamiteux de l'Histoire sont invariablement rythmés, les Eljo furent condamnés à L'anéantissement, ne serait-ce que par le lien maternel, car ils tombèrent aux côtés de leur Mère – l'Ange abandonné et condamné, Lucifael. Cela s'est réellement produit ; et le récit obscur de ces événements est disséminé dans de rares ouvrages apocryphes, d'anciens rouleaux et des cylindres d'argile qui révèlent une brève période antérieure à la création de l'Enfer – une époque décousue et sans égale des Veilleurs et des Grigori – les Néphilim. et les Gibborim — les Eljo et les Elioud, et toutes sortes de géants et de grotesques. Le récit bref et répandu de cette époque ancienne ne révèle qu'une infime partie du souvenir collectif de ces premiers temps où les géants parcouraient la terre.

Au commencement, Dieu créa le vide informe et l'appela Chaos.

Du Chaos, Il appela les Anges, qui étaient les Fils et les Filles de Dieu. Il les vit tels qu'ils étaient dans Sa Gloire ; et Il

Ils nommèrent leur image, Éros. Avec ses anges les plus importants et les plus favoris de lumière, Apollon et étoile du matin, Il sépara les ténèbres de la nuit et du jour, Il leur donna les noms d'Érèbe, de Nyx et d'Héméra. Et dans la splendeur céleste de l'ange

Apollon, il créa le jour ; dans la splendeur terrestre de l'ange Étoile du Matin, il créa le jour.

Il fit briller la nuit. Puis Dieu chargea l'ange Hermès d'appeler

le casque de l'ange Gaïa, et elle forma la terre. Du sein de

La terre, il invoqua le bouclier de l'ange Ouranos et la recouvrit.

la terre avec l'Élixir de Vie. Et lorsqu'il eut semé la terre,

À l'intérieur et à l'extérieur, avec les eaux d'Ouranos, il invoqua l'épée de

l'Ange Éther et jeta un firmament au milieu des eaux,

séparant le ciel des mers ; chargeant les Anges Océan et Téthys comme

Les Gardiens des Eaux. Et il en fut ainsi.

~*~

Et sous les cieux, le Seigneur suscita un tiers du monde en

montagnes et vallées, séparant la terre de la mer et recouvrant le monde

avec une multitude de royaumes façonnés à partir de ses anges Bestimède,

Hominède, Artémis, Dionysos et Déméter ~ ces nombreux règnes des plantes,

des poissons, des oiseaux, des bêtes et de l'Homme ; son jardin terrestre,

bien fait. Et comme Il sépara les ténèbres et la lumière, et la terre de la mer

et le ciel, alors Il sépara ses Anges, appelant un tiers d'entre eux à

descendre sur terre et en devenir les gardiens.

~*~

Et Dieu bénit ses anges terrestres, qui constituaient un tiers de la

Les Anges Célestes, et Il appela ces divins gardiens les Grigori et

les veilleurs du monde. Et Dieu leur ordonna de sortir

au monde des hommes et des bêtes, et soyez féconds et multipliez-vous
eux-mêmes au milieu de Sa Création. Et le Seigneur fit connaître Son unique
il leur demanda, en leur disant : « Afin qu'ils puissent participer à tous ses biens. »
Création, et pourtant du fruit et de la semence de l'Homme et de la bête, ce fruit est
C'est strictement interdit. Et Il donna aux Grigori et aux Veilleurs la domination.
pour dominer la terre et la soumettre ; et il en fut ainsi.

~*~

Comme il a été écrit, durant une courte période, des Géants existèrent bel et bien sur terre –
ceux que les Anges appelaient les Veilleurs, ainsi que leurs enfants Titans et leurs lignées
grotesques. Ils côtoyaient ouvertement les Hommes, et ces derniers leur érigèrent des
sanctuaires et des temples en leur honneur, les vénérant comme des êtres divins.
Pourtant, des profondeurs des Ténèbres qui survécurent aux premiers jours de la Création,
des éons avant même que Pandore ne découvre les Dmons, émergèrent trois Dmons éthérés
et incorporels, formant ensemble une trinité indissociable de désolation – et la signification
divine de leurs noms était : Destin, Malheur et Mort. Unis, ces trois Dmons s'abattirent sur Éden
comme une brume incommensurable et souillée. Tels trois fléaux convergents formant un unique
nuage de corruption, ils déferlèrent sur la terre et obscurcirent le cœur et l'esprit des Hommes
et des Anges. En cette présence tripartite des Dmons, la plupart des Veilleurs succombèrent à
la tentation et convoitèrent la Création divine. De même que les Fils de Dieu contemplaient la
beauté pure des Filles des Hommes, une Fille de Dieu en particulier, nommée Lucifaël, la perçut
également. Elle fut vaincue et corrompue par ces démons primordiaux de cette brume obscure,
et ses yeux scellés par la vanité et la luxure s'ouvrirent à la splendeur nue et dénudée de
l'Homme. Ainsi, elle prit de nombreux époux parmi eux, s'unit à eux et enfanta chaque jour cent
enfants de corruption.

Les Anges terrestres, gardiens du monde, s'enfuirent avec leurs épouses loin de la présence
du Seigneur, se cachant sous les montagnes et scellant un pacte : celui de dissimuler leurs
méfaits et de s'emparer du monde entier, intérieur et extérieur. De ce pacte perfide, de cette union
blasphématoire et intentionnelle entre Anges et Hommes, naquirent des êtres puissants et hideux,
que Dieu n'avait pas voulus aux premiers jours de sa Création. Ces créatures impies et mortelles
furent les Néphilim et les Gibborim, les Titans et les Cyclopes, les Hécatonchires et la Gorgone,
les Dragons et les Vouivres, les Sirènes et les Lamies, les Succubes et les Incubes mortels ,
les Élioud et les Eljo, les Chimères et les créatures à plusieurs têtes et à plusieurs...

Des créatures terrestres, marines et aériennes aux yeux globuleux – toutes sortes d'abominations impies qui, à travers l'histoire, ne subsisteraient que comme une myriade de fantômes merveilleux dans les légendes et les traditions. Toutes étaient différentes, hormis leur existence contre nature – un affront commun au Dessen Originel et Sacré. Et toutes ces abominations contre nature étaient collectivement connues sous le nom de : les Dmons. Nombreux étaient les Géants en ces premiers temps des Dmons. La honte, les ténèbres et le silence de la trahison finirent par s'abattre sur l'Éden, éteignant ainsi l'Innocence de la Création divine .

De tous les Veilleurs du Monde, la beauté inégalée d'un Veilleur en particulier

Elle brillait de mille feux parmi tous les Anges, célestes et terrestres, et les Cieux et la Terre connaissaient la signification de ses nombreux noms grandioses, tels que Heylel de la Lumière, Lilith des Jardins et Étoile du Matin des Cieux, et bien d'autres encore. Pourtant, l'humilité ne faisait pas partie de son caractère, car elle était un Ange orgueilleux qui interdisait aux Hommes d'ériger des temples ou des autels à son image, de peur qu'ils ne diminuent sa splendeur autoproclamée par des images inférieures. Fruit illégitime des Anges Érèbe et Gaïa, elle était en effet la semence. La terre et les ténèbres les plus profondes se manifestèrent, à tel point que même la lumière du jour pâlisait en sa présence. Les enfants des hommes n'osaient que murmurer le nom de cet ange terrestre d'une beauté sublime.

« Lucifael », l'homme l'appelait ainsi, invoquant sa compagnie en secret et en rêve, et Elle s'approcha des hommes pour apaiser leur désir pour elle, et ces hommes engendrèrent des milliers d'enfants. Ces enfants ailés étaient les Eljo qui parcouraient le monde.

Le ciel était sans opposition. Tous ensemble, les Eljo s'élevèrent dans les cieux comme de vastes nuages d'oiseaux lumineux, jaillissant vers le ciel ; et en vol, leur grand nombre projetait des ombres mouvantes sur le visage de La terre. L'homme contempla les Eljo, les nombreux enfants de Lucifael et des siens, et les trouva merveilleux. Pourtant, c'étaient les derniers jours des Anges terrestres, car les trois fléaux des Ténèbres s'étaient abattus sur le cœur des Anges et des Hommes. Le Destin, le Malheur et la Mort exigèrent une audience auprès de chacun d'eux.

Nombreux furent les Veilleurs Terrestres et leurs époux mortels à se cacher profondément sous les montagnes, tandis que leurs rejetons monstrueux et bestiaux régnaient sur les cieux et les mers, incitant le Trône à envoyer l'Ange Raphaël témoigner de Son inquiétude. Ainsi, Raphaël descendit du Ciel en tant qu'Esprit de l'Homme et se présenta aux rares Veilleurs intègres qui n'avaient pas succombé aux tentations terrestres. Il s'agissait des fidèles légions de : Michel de l'Ordre, Gabriel Azraël du Chemin, Saraqaël de l'Esprit, Uriel, Remiel, Tadhriel, et les esprits principaux d'innombrables rangs sacrés. Et Michel révéla à Raphaël tout ce dont il avait été témoin.

Michel éclaira Raphaël sur la plupart des Veilleurs, les fils et les filles de Dieu, qui avaient pris pour épouses les fils et les filles des hommes. et leurs époux, qui avaient engendré une multitude d'enfants puissants pour hériter de la terre. Michel raconta le pacte que les Veilleurs corrompus avaient conclu sur le mont Haremél.

Avant de disparaître dans les vallées de Dudaël et d'Urh, il parla notamment de leur nombre, car ils étaient très nombreux. Michel révéla à Raphaël les noms de ces légions, qui se nommaient elles-mêmes les Chefs des Dix. Il s'agissait des légions perfides des Anges de Semjaza, d'Ézéchékel, de Samaël de l'Épée, de Lucifael de la Lumière, de Cerbère et de l'Hydre des Portes, d'Azazel du Destin, de Prométhée du Feu, d'Hermès du Verbe, de Kisdéja, de Machet, d'Atlas, d'Araqiel, et des milliers de Damons terrestres qui les servaient.

Raphaël apprit que les Veilleurs, qui avaient abandonné la Voix de Dieu et s'étaient emparés de la terre, avaient depuis lors massacré des dizaines d'Anges qui s'opposaient à eux. Raphaël apprit également leurs nombreux actes de séduction et d'asservissement iniques de l'Homme. On lui raconta notamment comment Semjaza, Samaël et Azazel avaient tiré au sort les filles de l'Homme, prenant parmi elles de nombreuses épouses, tandis que Lucifael choisissait des maris parmi les fils de l'Homme. Raphaël apprit aussi que l'Homme n'avait jamais prêté allégeance aux Chefs des Dix ni à leur pacte blasphématoire ; pourtant, l'Homme ne pouvait défier la volonté de ces Anges, qui ils l'ont tenté et effrayé en le menaçant de l'emprisonner à jamais sous les montagnes.

Lorsque Raphaël fut témoin de tout ce qui s'était passé sur la terre, et lorsqu'il retourna au Ciel avec tout ce qu'il avait appris, le Seigneur ordonna que la terre soit purifiée de toute présence du mal qui l'avait corrompue. Aussitôt, la colère du Trône s'abattit sur le monde de multiples manières troublantes, et puisque le Seigneur avait vu que les nombreux Veilleurs rebelles avaient altéré le Visage de la Création, il modifia également le pouvoir, la position et l'autorité de ses Anges incorruptibles et restants, de sorte qu'ils semblèrent complètement séparés, bien qu'ils fussent solidement unis en l'Éternité.

Le Seigneur accorda à ses anges fidèles l'Épée de la Division et le Bouclier de l'Ordre, la première de Gabriel et le second de Michel. Il leur accorda également les Ailes du Passage d'Azraël et le Casque de Saraqaël, faisant ainsi de tous ses anges dévoués des êtres d'une puissance exceptionnelle. Aussi prêts au combat que les autres. Pendant un temps fixé par Dieu, ses Fils et Filles honorables devinrent des soldats indissociables et invaincus. Et de toutes ces légions d'anges rassemblées devant le Trône, le Seigneur les nomma Chaos et leur donna l'Ordre qui lui était propre ; ensemble, leurs rangs formèrent l'Ordre du Trône.

Ainsi, avec le Trône de Dieu derrière eux, les Anges armés se rassemblèrent.

contre leurs frères et sœurs terrestres.

Hélas, avec des récits à jamais gravés dans la pierre — des événements éternellement figés dans les plus anciennes tablettes et les plus anciens grimoires du Temps — ainsi commença la terrible et divine saga, marquant le début de la Guerre de Mille Ans et du Grand Schisme Angélique. La terre en souffrit . Ses jardins parfaits, ravagés et écrasés sous le poids de la servitude et du péché, de l'humilité et de l'orgueil, et d'une loyauté inébranlable envers Dieu et les Anges, furent un jour dévastés. Dans un laps de temps que l'Homme mesurait en siècles d'obscurité rampante, les Anges furent témoins d'un moment éclatant et décisif. Tous les oiseaux chanteurs d'Éden se turent, engloutis par l'oubli sous les cris insupportables des vagues d'Anges en guerre.

En cette période tumultueuse de la Création, où la croûte terrestre s'effritait sous ses pas et où rien n'osait croître ni porter de fruit, hormis les mauvaises herbes et les semences de la destruction angélique, l'Homme abandonna sa demeure et s'enfuit aux quatre coins du monde. Il brava les déserts, les océans, les montagnes et tous les climats hostiles, cherchant les régions les plus reculées et vierges de la terre pour se sauver de ceux qui ressemblaient de près ou de loin à un ange. Il se cacha aux confins de la terre pendant mille ans.

L'Esprit du Seigneur descendit sur la terre comme l'Épée de la Vengeance, et Il agit de nouveau par l'intermédiaire de l'ange Hermès. Il appela un second témoin qui n'était ni Raphaël, ni aucun autre ange des cieux ou de la terre. Il appela plutôt un scribe humble et fidèle pour marcher dans Son Esprit et consigner tout ce qui lui serait révélé. Ainsi, par Hermès, Il appela un simple mortel, le jeune fils de Mathusalem ; et les anciens des tribus de Mathusalem appelèrent ce jeune scribe « Fils de Mathusalem, qui agissait au milieu des esprits », et Il le nomma Hénoc.

L'Esprit du Seigneur conduisit Hénoc au sommet du mont Haremél, cette montagne maudite où les chefs des Dix avaient juré contre Dieu et s'étaient érigés en dieux des hommes ; et la Voix du Seigneur ordonna à Hénoc de consigner sur des cylindres tout ce qui s'était passé. Ce qu'il vit. Hénoc obéit à la Parole de Dieu et consigna les événements pour la postérité. Du haut d' Haremél, à l'époque où il rédigeait ses écrits, Hénoc était considérablement vieilli par ce dont il avait été témoin en présence de l'Esprit ; pourtant, touché par l'Esprit et la Parole, il écrivit néanmoins ce que Dieu lui avait permis de voir. Ses récits commencèrent par le sang, par la guerre décisive des Veilleurs. L'Esprit du Seigneur quitta Hénoc au sommet de la montagne et descendit sur la terre sous la forme de l'Épée de Vengeance. Des milliers de légions d' anges se rassemblèrent derrière l'Épée, qui cherchait les chefs des Dix. Et l'Épée les trouva et les châtia, tandis qu'Hénoc consignait tout.

Aussitôt, la terre tint le coup comme un gong, profondément meurtrie par le plus grand affrontement de l'histoire de la Création. Les ruisseaux et les rivières se teintèrent de sang ; les fléaux et la peste se répandirent comme des tempêtes de feu ; des forêts entières explosèrent en éclats ; les montagnes s'écroulèrent et les vallées gisaient gonflées par les restes putréfiés de mille légions. Des vagues d'anges et de Titans s'affrontant formaient une avalanche de ruine. Toutes sortes de cris chargés d'énergie, de poussière tourbillonnante, de rugissements tonitruants, de cendres brûlantes et de hurlements horribles emplissaient l' air, jusqu'à assourdir et suffoquer les cieux. Et lorsque le Ciel retint son souffle, et que ses anges détournèrent d'un regard honteux un monde qui se soulevait et gémissait sous eux, même le Trône de Dieu sembla suspendu au fil d'une insurrection des plus impies. En ce jour décisif de dévastation incommensurable, assez d'anges, d'hommes et de T Les bêtes ont péri, leur nombre égalant la moitié de toutes les étoiles du ciel.

La colère de Dieu consuma le zèle des Veilleurs rebelles, et la Parole du Seigneur se répandit sur tous les océans. Dieu ordonna aux anges Gaïa et Érèbe de réserver les profondeurs de la terre et les eaux qui la recouvrent aux anges qui lui avaient désobéi, et le Seigneur exigea que chaque ange rebelle subisse le même sort dont il avait effrayé les hommes : être scellé à jamais sous les montagnes. C'est ainsi qu'à l'aube de ce jour de jugement divin, Dieu fit naître l'enfer .

La Lame du Seigneur maudit et damna les Anges rebelles qui n'avaient pas péri sous son épée, et Il les maudit tous sans distinction. Leur beauté passée fut remplacée par une laideur bestiale, intérieure et extérieure, car ils étaient des abominations aux yeux de Dieu.

Le Seigneur les précipita dans les entrailles de la terre, dans un royaume de ténèbres et d'horreurs inimaginables, tel que Gaïa et Érèbe l'avaient établi. Il nomma ce royaume où Il les avait bannis le Tartare, le royaume d'Hadès, d'Oubli, de Mort, de Damnation et d'Enfer. Il apposa alors un Grand Sceau sur ce royaume et ses Veilleurs déchus, pour qu'il demeure jusqu'au jour où ces Anges iniques et blasphémateurs comparaissent devant le Trône pour être jugés. Ce Grand Sceau était composé de trois Pierres Portes taillées par l'Épée du Seigneur. Ces Pierres Portes s'animaient comme un système de trois disques interconnectés, précis et pourtant inexplicable, qui, ensemble, séparaient matériellement le monde souterrain et le Grand Abîme des Veilleurs des régions supérieures des Hommes et du Ciel.

Et même lorsque les Fils et les Filles de l'Homme blâmaient les Fils et les Filles de Dieu, le Seigneur, n'a pas ignoré les péchés de l'Homme ni son lien intime avec les Anges.
Pour sa transgression — sa fornication avec les légions des chefs des dix et ses

Pour avoir volontairement dissimulé de tels méfaits, le Seigneur a apposé quatre sceaux de châtement indélébiles sur sa tête, son cœur, son corps et ses yeux. Sur sa tête, il a placé la peine de la connaissance, afin qu'il devienne assez sage pour comprendre la honte de sa nature insensée. Il plaça en Son cœur les reflets de l'agitation, de sorte que Son âme se tordait et souffrait à chaque tentation qui se présentait à Lui. Il plaça en Son corps les fardeaux et les douleurs de la naissance et de la mort, de sorte qu'Il ne vécut qu'un court instant avant de rendre Sa chair à la poussière de la terre. Il plaça en Ses yeux la Lumière du Monde, de sorte qu'ils devinrent aveugles au Visage de Dieu et à Ses Anges Célestes. Et alors même que l'Homme tombait à genoux, dans la honte et la prière, Dieu le créa à son image.

C'est par la seule Grâce que la Colère du Seigneur n'a pas dévoré l'Homme aussi complètement qu'elle l'a fait pour les Veilleurs traîtres ; cependant, Dieu a laissé à l'Homme le temps de ses jours pour hériter du même sort funeste, s'il le souhaitait. Dans sa vie abrégée de rédemption promise, le Ciel n'était plus un don, mais un paradis acquis par son pardon du péché. Et par chacun de ses actes, chacune de ses intentions, chaque souffle de sa parole, il serait le seul maître de son destin. Il ferait son propre choix : passer son éternité dans le Royaume des Cieux, de l'Ordre et du Salut, ou embrasser le Royaume du Tartare, du Chaos et de la Damnation. Preuve que Dieu agit souvent de manière insondable et mystérieuse, il n'a pas complètement séparé l'Homme des Anges – peut-être sa colère passée n'était-elle pas plus forte que son amour inconditionnel pour ses propres fils et filles et pour les fils et filles de l'Homme. Il a permis à chacun de continuer à côtoyer l'autre, ne serait-ce que par la pensée et l'esprit.

L'homme continua d'ériger des temples divins en l'honneur de ces anges déchus, invoquant régulièrement leurs esprits pour obtenir conseils, offrandes et aide. Et bien que ces anges exilés fussent bannis dans le vaste monde souterrain du Tartare et de l'Hadès, nourrissant à jamais une profonde amertume envers Dieu et ses anges célestes, ils apparaissaient souvent à l'homme sous les traits de leur beauté passée et familière, l'éclairant des nombreuses vérités fondamentales de la Création : l'astrologie, le feu, les métaux, les nuages, les enchantements, les pierres, les bêtes, les fleuves et les océans, et même des secrets jadis jalousement gardés par le Ciel.

Cependant, une Gardienne déchue en particulier, amère de sa beauté perdue et de ses anciennes libertés de débauche et de décadence, endura une ère de ténèbres profondes et de réclusion absolue ; dissimulant sa laideur dans les confins du Tartare et s'enfouissant dans les régions les plus désolées où la terre neuve ne poussait que sous forme de bosquets de formes noires et tortueuses, et où ses eaux bouillonnaient en flaques de boue et de vase. Au fil des éons de son exil volontaire, même les anges les plus vigilants d'Hadès avaient oublié les noms jadis infâmes d'Heylel et d'Étoile du Matin. Dans le choix de Lucifael

Isolée dans la déchéance, Elle pâlit et son cœur se remplit d'une indignation toujours plus grande face à la trahison de l'Homme. Sous ce profond ressentiment, sa mélancolie incessante se mue en une obsession inextinguible : corrompre l'essence même de l'Homme, afin qu'il abandonne Dieu et le Ciel et subisse le même sort damné qu'elle. Dans les ténèbres de son éternité, Elle se décomposa en Diable incarné, et cet Ange de Lumière corrompu et déchu devint une Reine Incube hantée et vorace – un esprit sensuel et rôdeur qui se faufilait dans les rêves sacrés des mortels, se nourrissant de leurs âmes.

Après le Déluge, lorsque les corps des Anges furent bannis de la surface de la terre, seules des générations d'Hommes survécurent, veillant exclusivement sur les bêtes, les oiseaux et les champs. Les saisons se succédaient, telles des mouches agitées ; montagnes et vallées s'élevaient et s'abaissaient ; les rivières coulaient et débordaient au fil des siècles de son monde en perpétuel mouvement, jusqu'à ce que, par un matin paisible, alors qu'il labourait ses jardins, l'Homme découvre un sceau enfoui au cœur de l'Asie. Persuadé que cette inscription profonde était d'origine divine, il la protégea du poids du temps et l'enferma dans un sanctuaire, y construisant un temple. Pendant plus d'un demi-millénaire, il chérit l'artefact gravé, le vénérant ouvertement comme un veau d'or et le gardant secrètement avec la même vigilance nerveuse qu'un voleur garderait son butin. Il a façonné sa vie autour de cela, jusqu'au jour fatidique où l'Homme fut devenu à la fois assez sage pour ouvrir la porte et assez fou pour braver une telle exécution.

Reims, France ~ Château de Blasi ~ Avril 1348

« Tu n'es plus un garçon, tu es un jeune homme. Arrête de jouer avec ça et lève les yeux ! » Blasi finit par retirer la petite figurine de cheval blanc des mains agitées du garçon et la glissa dans la poche de son vêtement avant d'inciter le jeune homme à s'avancer vers une haute porte en bois. « Allez, ouvre-la. Elle ne te fera pas de mal pour ça. »

« Ça va sortir, n'est-ce pas ? » demanda le garçon, nerveux.

« Elle viendra, mais seulement pour connaître sa place. Maintenant, prends-toi en main. » Blasi tapota les fesses du garçon avec sa canne pour l'encourager à avancer.

« Mais je ne peux pas », gémit le garçon en s'éloignant juste assez pour être hors de portée de la canne .

Blasi souffla. « Et qu'est-ce qui vous retient ? »

« Ça va s'envoler, oncle François ! J'en suis sûr. Ça va s'envoler ! »

Blasi soupira. Il brandit sa canne devant lui, la planta dans le sol, puis...

Les deux mains posées sur la poignée dorée, il se pencha et plongea son regard dans les yeux de l'enfant agité. Une douce brise souffla dans l'écurie, faisant flotter la chemise trop grande de Blasi.

comme un rideau qui s'enroule. Son pantalon ample lui tombait sur les hanches et s'arrêtait juste au-dessus du genou. Des bandelettes semblables à celles d'une momie, enroulées serrées autour de ses cuisses et descendant en spirale jusqu'à ses pieds, étaient visibles. Des taches écarlates parsemaient les bandelettes. Des plaies tenaces suintaient. Blasi plissa les yeux et articula ses mots. « À cet instant précis, je veux que tu me dises ce que tu ressens, Michael. »

Le garçon baissa les yeux et recula. « J'avais peur », avoua-t-il.

« Et comment imaginez-vous qu'elle se sente ? »

« Peut-être en colère », suggéra le garçon. « Elle est méchante, la créature la plus méchante du monde entier ! »

« Balivernes ! » cracha le cardinal. « Elle fait semblant d'être méchante. En réalité, elle est enfermée et apeurée. C'est la seule façon qu'elle connaisse d'exprimer sa peur : en feignant d'être effrayante. »

Le garçon releva brusquement la tête, les sourcils froncés et une lueur nouvelle dans les yeux. « Peur ? De moi ? »

« Bien sûr que oui ! Mais si vous avez aussi peur d'elle qu'elle a peur de vous, comment allez-vous faire ? »

« Tu comptes la monter ? » Le garçon se retourna et examina les planches abîmées et piquées de la porte du box, s'interrogeant sur la puissance silencieuse et patiente qui ne demandait qu'à être libérée. Blasi poursuivit : « Tu dois lui montrer que tu n'as pas peur. Ce n'est qu'alors qu'elle n'aura plus peur de toi. » Blasi pointa sa canne vers le garçon. « Michael, c'est à toi de faire le premier pas. » Prenez soin d'elle et faites-lui sentir qu'elle fait partie de vous, inséparable comme un cheval et son cavalier. Ce n'est qu'alors qu'elle trouvera sa place. Vous me comprenez ? Michael laissa tomber ses épaules et se plaignit : « Et s'il me marche dessus parce qu'il a peur ? »

« Rien de tel n'arrivera », grogna Blasi. « Venez ! » Il boita vers l'étal.

Le garçon resta ferme, protestant : « Mais oncle François ! »

« Mais rien ! Allez, viens ! » Le garçon obéit en boudant, tandis que Blasi prêchait. « Tu m'as dit Vous avez toujours rêvé de chevaucher comme le vent, n'est-ce pas ? Eh bien, voici une monture exceptionnelle, dotée d'un tempérament fougueux. Et vous souhaitez la monter comme votre père, n'est-ce pas, comme un chevalier ? Et combattre les Anglais ?

« Mais pas sur ce cheval ! Maman a dit qu'il y avait quelque chose qui clochait, qu'il avait un... » œil sauvage et mauvais œil.

Blasi fit volte-face. « Méchante ? Michael, il n'en est rien. Ta mère est simplement un peu trop sensible, comme le sont souvent les mères. Viens. » Il continua vers le fond de l'écurie et s'approcha d'un tas de foin en vrac, entassé sur le sol de terre battue. Le garçon le suivit avec une hésitation passagère. « D'ailleurs, elle n'a rien de si grave qu'un peu d'appivoisement ne puisse arranger les choses. Elle te sera bien utile, si tu parviens à maîtriser son anxiété actuelle. Vous devez d'abord faire connaissance. » Blasi s'arrêta devant le dernier box et tapota le sol de sa canne.

contre le loquet de la porte délabrée de l'écurie. « Maintenant, ouvrez la porte et menez-la dehors comme un bon chevalier mènerait un digne destrier. »

Michael s'est glissé dehors, a ouvert le loquet et s'est rapidement retiré auprès de son oncle. La porte La porte s'ouvrit en grinçant et s'élargit peu à peu pour révéler le visage d'une énorme jument noire, la tête haute, les oreilles dressées et les yeux aussi blancs que ceux du garçon. La bête souffla et piétina en tournant en rond dans l'étable. Elle racla la poussière d'un sabot et bondit en avant. « Non ! » Blasi lui barra la route en agitant sa canne. « Doucement ! » La jument hennit en secouant la tête, agitée, et se réfugia plus profondément dans son box.

Le cardinal sourit, son œil sévère fixant celui du destrier, qui semblait être Hypnotisé par le regard du vieil homme, il murmura : « Oui, tu le feras », tout en abaissant sa canne. Soudain, sa voix devint presque enfantine et étrange à la fois.

« Vous voyez ? Vous devez d'abord lui faire comprendre que vous êtes son maître. » Un sourire narquois illumina son visage.

« Elle est exceptionnelle, comme le vent, en effet. » Un instant passa avant que le prêtre ne s'éclaircisse la gorge et ne reprenne ses esprits. « Maintenant, Michael, je veux que tu... » Il détourna le regard de la monture et aperçut Michael, debout à une distance considérable, agrippé à un poteau d'écurie, le fixant d'un regard hagard. Blasi se retourna.

« Michael ! Reviens à mes côtés immédiatement ! Elle ne... Ouf ! » Blasi fut projeté en arrière et s'écrasa la tête la première dans une meule de foin tandis que la jument le dépassait à toute allure. Libérée de ses entraves, la bête quitta l'écurie au galop et s'enfonça dans la campagne. Blasi gémit et resta immobile, sa chemise ample désormais drapée sur sa tête.

Il n'entendait que des éclats de rire lorsque Michael parvint à dire : « Je te l'avais dit, oncle François ! Ça fait toujours ça quand on ouvre le portail ! »

« Ça suffit, Michael ! » Stupéfait mais indemne, Blasi se redressa et retira son T-shirt. Il réprimanda Michael en se redressant et en retirant de la paille de son visage. « Si tu n'avais pas fui, ça ne serait peut-être pas arrivé. » Il regarda autour de lui. « Où est ma canne ? »

Le garçon courut vers lui en riant. Il ramassa la canne dans la meule de foin et Il le donna à Blasi. D'un geste rapide vers le poteau de l'écurie, il esquissa un raisonnement d'enfant. « Tu aurais dû te cacher derrière les bois, oncle François. »

« Non, Michael. Si je ne t'avais pas dévisagé et que je n'avais pas dû lui tourner le dos... » Blasi appuya sa canne à côté de lui et se pencha en avant, gémissant en essayant de se relever. Il soupira ensuite et se laissa retomber dans le foin. « Va chercher ta mère, fiston. »

Au lieu de cela, le garçon laissa échapper un petit rire et plongea dans le foin près de Blasi. « Je sais pourquoi elle est toujours en colère. » Blasi se contenta de pincer les lèvres et de fixer le toit de l'écurie. Le garçon rampa dans le foin comme un tigre à l'affût, s'approchant de l'oreille de Blasi avant de s'y laisser tomber et de lui murmurer un secret entre ses mains. « Parce qu'elle a le diable en elle ! » Blasi plissa les yeux vers Michael. « Parle pour ne rien dire ; n'en dis pas plus ! »

Le garçon inclina la tête. « Pourquoi ? »

« Le diable ne fait de mal qu'aux hommes, et non aux animaux. »

Michael s'éloigna en roulant sur lui-même et creusa un trou dans le foin pour révéler le sol en terre battue du Il passa la tête dans le terrier et parla, sa voix étouffée à l'intérieur de la cavité, interrogeant Blasi : « Si j'étais un animal, alors le Diable ne pourrait pas me faire de mal ? »

« Tu n'es pas un animal. Tu es un garçon. Et le diable met dans la tête des garçons l'idée qu'ils pourraient être des animaux. »

Michael enfonça la main plus profondément dans le trou et gratta la terre avant d'en retirer une poignée de poussière. Il la jeta par-dessus son épaule, tapota ses paumes pour la faire tomber et sentit ses doigts. « Je sais où est le diable, oncle François. » Le garçon montra du doigt l'intérieur du trou qu'il avait creusé. « Il est là-dessous, dans cet endroit que je ne peux pas dire. »

« Ne prononcez pas ce mot », répondit Blasi en s'enfonçant davantage dans le foin, les mains derrière la tête et les doigts entrelacés, tout en continuant de fixer le plafond. « Oui , ajouta-t-il . Et il est emprisonné là-bas parce que Dieu l'a puni pour sa méchanceté. De même que vous êtes punis lorsque vous vous comportez mal, le diable a été puni pour avoir répandu le mal parmi les hommes. »

Le garçon réfléchit à l'analogie plutôt simpliste de Blasi avant de l'interroger. « Mais oncle François, si le pestinai est mauvais, comment le diable a-t-il pu sortir pour le fabriquer ? »

Et pourquoi Dieu le permet-il ?

Blasi gloussa. « Ça s'appelle la peste, Michael... la peste. Et le Diable ne peut pas... »

« Sortir de sa prison. »

« Alors comment a-t-il fait pour que cela se produise ? »

« Nous en parlerons quand tu seras plus âgé, quand tu en sauras assez pour discuter de telles choses. »

Le garçon se déplaça à ses côtés. « Mais je suis plus âgé, oncle François ! Vous pouvez me le dire. »

Blasi se redressa et tapota le bras du garçon. « Pour l'instant, sache que tu dois aimer Dieu de tout ton cœur. Tu aimes Dieu, n'est-ce pas ? »

« J'aime Dieu et je hais le diable ! » dit Michel. « Je sais que Dieu fait le bien et le diable le mal, que Dieu est bon et le diable est mauvais. Voyez-vous, je suis plus grand maintenant ! »

« Oui, tu grandis , c'est vrai... Dieu est bon , et le mal est le diable. Alors, ne fais que le bien. »

Blasi caressa la tête de Michael et sourit. « Ton père serait fier de toi. »

Le garçon s'avança à genoux, prit une longue paille dans la meule de foin et la fit tourner entre ses doigts. « Oncle François, pouvez-vous m'apprendre à prier ? »

Le cardinal le regarda, incrédule. « Vous savez déjà prier. »

« Non, je veux dire, comme quand on prie – vraiment intensément – avec ces autres mots que je ne comprends pas ? Pouvez-vous me les apprendre ? »

Blasi rit de la référence naïve de Michael à la prière latine. « Eh bien, je pourrais. Souhaites-tu être chevalier et prêtre ? »

« Si je priais avec ces autres mots, Dieu tuerait vraiment le Diable. » Blasi vit une lueur dans les yeux de l'enfant qui s'écarquillaient de plus en plus tandis qu'il poursuivait : « Ou peut-être peux-tu demander à Dieu de le tuer, puisque tu connais déjà les mots ! Pourrais-tu prier pour que cela arrive ? »

Blasi secoua la tête et serra les dents. « La prière ne fonctionne pas comme ça, Michael. Peut-être que quand tu seras plus âgé... »

Le garçon jeta la paille et se mit à se ronger les ongles. Blasi reporta son attention sur ses jambes, tapotant les taches de sang sur ses bandages. Il sentit le garçon tirer sur sa manche.

« Oncle François ? »

"Oui?"

« Pourquoi Dieu a-t-il permis au Diable de tuer mon père, mon oncle Jacques et tous les autres ? »

« C'était une bataille, Michael, des hommes qui s'entretuaient. Pourtant, je peux te confier un secret, si tu veux bien l'entendre », proposait-il.

« Dis-moi ! Qu'est-ce que c'est ? »

Blasi posa la main sur l'épaule du garçon . « J'ai prié pour ton père et ton oncle Jacques, et j'ai utilisé ces autres mots. Sais-tu ce que Dieu m'a dit ? »

"Quoi?"

« Il m'a dit qu'ils sont au Ciel maintenant. Ton père te sourit en ce moment même, attendant que tu le rejoignes lorsque ton heure viendra. »

« Vous voulez dire, quand je mourrai ? »

Blasi soupira. « Oui... alors. »

Michael souffla et se détourna. « Mais je ne veux pas mourir. Ils vous mettent dans la terre avec les insectes et puis vos os se détachent. J'ai déterré un oiseau que j'avais enterré une fois, et il ne restait que ses os, ni plumes ni chair. »

Le cardinal secoua la tête. « Pourtant, nos âmes ne seront pas sous terre, Michel. Nos corps... »

Quand nous mourons, nos âmes rejoignent le Ciel. Ainsi, vous le voyez, nous ne mourons jamais vraiment. Cette impression est due à notre nature charnelle, en plus de notre âme immortelle, et souvent, nous sommes aveuglés par notre nature charnelle, qui exerce une forte emprise sur nous.

« Mais oncle François, comment savoir si notre âme est réelle si on ne peut pas la voir ? »

« Nous n'avons pas besoin de le voir, Michael. Dieu nous l'a déjà dit. Il nous aime et veut que nous... »

« Sois avec Lui. »

Le garçon marqua une pause de quelques instants, comme plongé dans ses pensées. « Voulez-vous m'apprendre les autres mots afin que je puisse parler à Dieu ? »

« Vous parlez à Dieu chaque fois que vous priez. Vous n'avez pas besoin d'autres mots. »

Le garçon secoua la tête, répondant avec véhémence : « Mais moi, je le fais, pour qu'il me parle comme Il te parle ! Il ne me parle jamais, mais du coup, je m'endors toujours. »

Blasi rit doucement et tapota la poitrine du garçon . « Il te parle au fond de ton cœur. Tu dois l'écouter intérieurement. »

Michael porta la main à sa poitrine pour sentir les battements de son cœur. Il leva ensuite les yeux et inspecta le toit de l'écurie. Enfin, il baissa la main, jeta un coup d'œil au trou dans la meule de foin et se retourna vers Blasi. « Oncle François, le diable peut-il nous faire du mal si nous sommes au paradis ? »

Blasi éclata de rire. « Bien sûr que non ! »

« Alors je veux aller au Ciel et revoir mon père et mon oncle Jacques. Est-ce possible ? »

Blasi caressa la tête du garçon et sourit. « Souhaites-tu aller au Paradis ? »

Le garçon sourit et se leva d'un bond, les bras tendus, les mains empoignées de foin. « Je vais être un ange et avoir des ailes pour voler très, très vite, pour que le diable ne puisse pas m'attraper ! » Il s'éloigna de la meule de foin et tournoya autour du poteau de l'écurie, faisant semblant de voler tout en répandant de la paille derrière lui. « Comme ça, oncle François ! Tu vois comme je vais vite ? »

Il tournait en rond, s'étourdissant jusqu'à avoir le vertige. Au bout de quelques instants, Michael chancela et tomba à terre. Le regard hagard et un sourire aux lèvres, il demanda : « Je volais vite, n'est-ce pas ? Comme le vent ? »

« Absolument, Michael », l'assura Blasi. « Aussi rapide que le vent, et même plus. Maintenant, va chercher ta mère. »

Au lieu de cela, le garçon baissa les yeux vers le sol de l'écurie et ratissa la poussière en un tas. Il fixa le tas de terre et son sourire s'effaça. Il se leva ensuite maladroitement et demanda à Blasi : « Dieu laissera-t-il les Anglais aller au Paradis ? » Blasi chercha ses mots dans la terre et Michael poursuivit : « Parce que si les Anglais y vont, alors j'y vais aussi. » « Pour les chasser ... ils ont tué mon père et mon oncle Jacques, alors ils ne resteront pas avec nous. » Il donna un coup de pied dans le tas de poussière et le projeta sur le sol de l'écurie. Blasi reconnut dans les paroles du garçon la même colère inébranlable qu'il entendait souvent au fond de son propre cœur tourmenté. Le garçon frappa du pied l'endroit où se trouvait le tas de poussière. « Et puis le diable... » Je les écraserai comme des insectes, jusqu'à ce que leurs os se détachent !

« Michael ! Ça suffit ! » cracha Blasi. « Dieu n'entendra pas ces mots ! » L'enfant regarda Blasi comme pour soudain savoir où il se trouvait. Blasi constata que les yeux de Michael étaient embués de larmes et Le cardinal laissa tomber son menton avec un soupir, songeant à la haine maligne qui l'habitait. Blasi appela l'enfant. « Viens. » Le garçon se jeta dans les bras de Blasi . Ils s'étreignirent en silence, partageant une douleur sourde et persistante qu'aucun mot, aucune prière, aucun promesse pourrait exprimer ou soulager adéquatement.

Finalement, Blasi prit la parole pour tenter de consoler le garçon : « Tu as toujours ta mère et moi. Tu perpétueras le nom de Blasi et tu consoleras ta mère avec de nombreux enfants aussi merveilleux que toi. Et oui, je t'apprendrai les autres mots, si tu le souhaites tant. »

« Je t'aime, oncle François », murmura Michael, la voix étouffée dans le cou de Blasi.

« Comme moi avec toi », répondit Blasi en caressant la tête de Michael . « Tu es le fils que je ne connaîtrai jamais. »
« Prends. » Il soupira, repoussa doucement le garçon et lui glissa une petite figurine de cheval en porcelaine dans la main. « Maintenant, sois sage et va chercher ta mère. Il se fait tard. »
Le garçon renifla, se redressa et sourit. « Oui, oncle François. » Puis Michael s'essuya le nez avec sa manche et sortit en trombe de l'écurie. Blasi tomba à la renverse dans le foin et gémit en se frottant le visage.

Le cardinal jeta un coup d'œil vers l'entrée des écuries, écoutant le bruit de pas légers et précipités qui s'approchaient. Il se redressa lorsqu'une femme mince d'âge mûr se précipita dans l'enclos : Alsaë de Blasi, veuve de Renée de Blasi.

« François ! » cria-t-elle en fouillant les écuries tout en s'essuyant les mains sur son tablier.

«Tiens» , grommela Blasi en faisant un signe de la main.

Elle s'est précipitée en avant. « Dieu miséricordieux, que se passe-t-il ici ? Êtes-vous blessé ? »

« Seulement déchu », déclara Blasi en tendant la main. « Et si vous pouviez me permettre la dignité de la position debout—

Elle le tira sur ses pieds en se plaignant : « Tu vois ce qui s'est passé ! Tu ne peux pas te promener comme ça. Prends soin de tes bandages ! Ils sont sales et les plaies saignent à nouveau, encore plus qu'avant. » Blasi se contenta de sourire et s'appuya sur sa canne. Il trouvait Alsaë attirante, mais surtout ravissante lorsqu'elle était en colère.

« Tu devrais être debout ! Que fais-tu ici ? » lui demanda Alsaë. « Et Michael était là aussi ? »

Blasi répondit d'un signe de tête en direction de la porte ouverte de l'écurie. « Elle s'est échappée... encore une fois. »

Alsaë regarda la cabine vide à la porte entrouverte et secoua la tête avec dégoût. « Il vaudrait mieux pour nous qu'elle disparaisse à jamais. J'imagine qu'elle vous a finalement piétinée. Dites-moi, en toute honnêteté , pourquoi la gardez-vous ici ? Si c'est pour Michael, je n'y croirai pas ! » Elle pointa du doigt la cabine. « Je ne veux pas que Michael s'approche de cette... de cette chose ! Elle est unique en son genre. »

« En vérité, il est bien supérieur », défendit Blasi à propos de la monture.

« Ah bon ? » Elle pencha la tête. « Alors pourquoi le forgeron était-il si pressé d'échanger celui-ci contre l'autre ? Il a fait du commerce de chevaux toute sa vie, je vous le dis. Pourquoi un homme qui connaît si bien ces bêtes, qui est si expérimenté dans son métier, serait-il si désireux de se sous-payer ? »

Blasi soupira. « Comme je te l'ai dit, Alsaë, il avait un problème à la hanche ; il n'était même pas capable de tirer une charrette sur une longue distance. Peut-être que le forgeron avait un autre acheteur potentiel pour l'autre cheval, quelqu'un prêt à payer le prix fort ; on peut spéculer indéfiniment. »

Alsaë laissa échapper un rire sarcastique. « Spéculer ? » Elle rit de nouveau avant de reprendre ses esprits, les mains sur les hanches, et de tourner le dos pour contempler le coucher du soleil. « Au fait, je dois vous dire qu'aujourd'hui, en revenant de la boulangerie, j'ai eu le privilège de m'entretenir avec un ecclésiastique assez notable d'Avignon. Il avait une allure distinguée, presque affable, et était bien au courant de ce qui se passait au Palais des Papes. » Blasi se raidit sur sa canne. Il serra les dents et observa les écuries.

« Il est même au courant de votre existence », a-t-elle ajouté.

Avant qu'elle ne se retourne complètement, Blasi lui saisit le bras. « Qui est ce clerc et que lui avez-vous dit ? »

« Tu me fais mal ! Lâche ta main ! » Alsaë retira son bras et redressa son chemisier.

« Pardonnez-moi », répondit Blasi. « Je souhaitais simplement ... »

Alsaë souffla et lui tourna le dos. Elle croisa les bras et contempla les premiers signes du crépuscule, qui baignaient la terre d'une lueur inhabituellement vive ce jour-là, comme si le ciel s'animait d'une aube hâtive. « Nous n'avons échangé que quelques mots », dit-elle.

Elle admit avant de se retourner et de l'examiner. Son regard s'arrêta sur ses jambes bandées. « Cependant, je l'ai interrogé au sujet de l'incendie dans les cuisines du palais et il n'a pas pu se souvenir d'un moment tel que vous l'avez décrit. » Elle scruta ses yeux.

Blasi pinça les lèvres et leva les yeux au ciel. « Et si je vous disais que je ne me souviens pas avoir été brûlé, mes blessures disparaîtraient-elles ? Voyons, Alsaë, le doute ou l'absence de confirmation d'un homme n'implique pas la culpabilité d'un autre. »

« Vous êtes le cardinal », déclara froidement Alsaë. « Vous devriez être mieux informé des implications de telles choses aux yeux de Dieu, n'est-ce pas ? »

Blasi la foudroya du regard. « En effet, je devrais. Et je t'ai dit que je ne voulais pas que tu parles de l'endroit où je me trouve tant que je ne suis pas rétablie. »

Alsaë esquissa un sourire et haussa les épaules. « Et je ne l'ai pas fait, comme vous l'avez demandé. »

« Splendide », dit Blasi d'un ton sec. « Devons-nous nous retirer d'ici ? » Il boita vers le L'entrée était stable, mais Alsaë l'arrêta par le bras après seulement quelques pas.

« François, il y a quelque chose que je dois savoir sans l'ombre d'un doute. »

"Qu'est-ce que c'est?"

« En tant qu'homme de Dieu – cardinal, qui plus est – et seul oncle vivant de mon fils, je me dois d'attendre que vous me disiez la vérité. »

Blasi soupira, s'appuya sur sa canne et regarda les endroits usés de ses chaussures.

avant de la regarder dans les yeux. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Où avez-vous dit, encore une fois, que vous aviez acquis cette autre monture ? » demanda-t-elle d'un ton provocateur.

« Je vous l'ai dit, depuis les écuries du palais. Devons-nous nous poser la même question durant notre séjour sur Terre ? »

Alsaeserra les lèvres et hocha fermement la tête. « Nous devons. » Elle détourna le regard avant de serrer les mains. Elle posa ses mains sur ses épaules et le fixa droit dans les yeux. Elle esquissa un sourire forcé.

« J'ai parlé au forgeron il y a quelques jours et il s'est moqué de moi. Il a dit que le cheval n'avait rien à la hanche et il m'a aussi dit : "Ce n'était pas un cheval ordinaire." »

car elle portait des marques indéniables — celles de la Garde royale de Sa Majesté . Je vous le demande maintenant, François : comment est-ce possible ?

« La Garde royale ? » demanda Blasi, incrédule. « J'ai récupéré le cheval dans les écuries papales. »

« C'était la propriété du Saint-Siège. » Leurs regards se croisèrent et une intensité brûlante s'installa entre Blasi et Alsaes, comme si chacun tentait de transpercer l'autre du regard. Alsaes fut le premier à détourner les yeux.

« J'ai compris que le forgeron s'était peut-être trompé », dit-elle. « Pourtant, il m'a raconté comment il avait ordonné au cheval de battre en retraite, de charger et de flanquer, puis de se coucher sur le flanc et de rester immobile comme mort. Comment un cheval pourrait-il obéir à de tels ordres s'il n'est pas dressé au combat ? Et pourquoi un cheval du Saint-Siège serait-il aussi aguerri ? »

Blasi haussa les épaules. « Il est possible que celui-ci provienne à l'origine d'un stock militaire avant de tomber entre les mains du Saint-Siège. Nous pourrions réfléchir à la question indéfiniment sans jamais la résoudre. »

« Peut-être », répondit Alsaes, loin d'être convaincu.

En quittant l'écurie, Alsaes scruta la lisière du bois au loin. « Très bien. Nous irons chercher votre monture à l'aube. Elle ne s'éloignera pas beaucoup. » Elle prit le bras libre de Blasi et l'aida à rejoindre la maison.

« C'est une bonne monture », commenta Blasi. « Laissez-lui le temps de s'adapter. »

« Avez-vous retrouvé l'appétit ? » demanda Alsaes, visiblement lasse du sujet.

« Je suis affamé », a admis Blasi.

« C'est ce que je voulais entendre. Votre assiette sera bien garnie, votre coupe débordera, et il y a même du pain frais. Vous devriez vous reposer après le dîner. Il faut changer vos bandages et faire de vous un cardinal digne de ce nom. » Elle lui tapota la main en riant doucement. « Peut-être deviendrez-vous pape lui-même. Et comment Michel devra-t-il alors s'adresser à vous ? » demanda-t-elle en riant. « Comme : Son Oncle Sainteté ? » Blasi sourit faiblement et secoua la tête.

Ils marchèrent lentement vers le château et, dans le silence qui suivit, entendirent les hurlements incessants d'un chien au loin. Au-delà d'eux, le crépuscule enveloppait la campagne et, à travers

Sous les fins nuages qui balayaient le ciel, seules les étoiles les plus brillantes brillaient. Les autres étaient noyées dans une traînée grise qui striait la voûte céleste. Le hurlement persistait, ce cri obsédant et ce gémissement sinistre, comme autant de présages qu'un grave danger se profilait à l'horizon, qu'une menace terrible avançait inexorablement, telle une aile portée par le vent.

~*~

Alors même que Blasi se retirait dans la ville de Reims, l'abbaye isolée de Gardiens pouvait apparaître comme un champ de bataille abandonné, théâtre d'un massacre énigmatique, son paysage jonché des restes démembrés et entremêlés de soldats, de moines, d'écuyers et de chevaux. Depuis cette nuit tragique où Blasi était parvenu à ouvrir la seconde pierre de la porte, des centaines d'hommes gisaient, déchirés et jetés les uns aux autres, leurs membres brisés déposés là où les statues volantes de l'église abbatiale les avaient libérés pour la dernière fois. Les restes épars gisaient si profondément enfouis. Exposées aux intempéries, les restes étaient désormais imprégnés d'une odeur nauséabonde, le vent ne faisant plus que siffler entre les ossements blanchis, les vêtements en lambeaux et les touffes de cheveux rebelles. Le flanc de la colline de l'abbaye était devenu un cimetière inversé, à ciel ouvert, une insulte flagrante à l'humanité entière.

Les monticules de boue du capitaine Bourne s'étaient depuis longtemps érodés des fissures extérieures de la cathédrale, permettant une ventilation suffisante à l'abomination caustique qu'il avait tenté de contenir. À l'intérieur de l'église et sous son autel, les gémissements et les cris de la colonne tournoyante continuaient, sans être apaisés par une dalle sommitale de six tonnes qui exhalait un panache de mort. La brume était un brouillard nocturne récurrent, se comportant davantage comme une brume nocturne prévisible et éthérée qu'un organisme plutôt qu'une brume vespérale dissipée. Au crépuscule, il s'échappait de la cathédrale et se déployait sur le flanc de la colline comme un tapis d'obscurité si intense qu'il engloutissait toute lueur, tout éclat de lumière sur l'eau et la pierre. La brume persistait, brûlante, au-dessus du sol jusqu'à l'aube, où elle laissait invariablement place à une terre brûlée. Sans cesse, le rideau mortel se retirait sur la colline de l'abbaye et se réfugiaient dans la cathédrale pour attendre les premiers signes du crépuscule. La brume était à peine reconnaissable, si ce n'est le passage de la nuit, et pourtant, telle une peste tenace, elle gagnait du terrain à chaque soir, étouffant inexorablement la campagne française. Sur son passage, les herbes folles et les arbustes brunissaient, des arbres entiers se dénudaient, les étangs et les ruisseaux s'envenimaient, et tout être vivant — des hommes aux chiens — Des rats aux puces, elle livra son ventre à cette présence incessante. L'ensemble de la vapeur brûlante semblait constituer une ligne de défense diabolique, un fossé toujours plus grand de la mort pour protéger la porte ouverte.

Mais un simple brouillard attendait bien plus qu'un brouillard. Lorsque l'abbaye

L'horizon occidental étouffait les derniers rayons du jour et la spirale caustique de la cathédrale se répandait sur le sol forestier. Les parties supérieures de la toiture s'animaient d'un crescendo chaotique qui jaillit vers le ciel comme une cacophonie de corbeaux. Une colonne tourbillonnante de statues de granit s'élevait en spirale vers les étoiles, et cette abomination aérienne se rassembla en de nombreux troupeaux errants qui parcouraient la campagne tels des meutes de démons ailés sur La chasse était féroce : ils dévoraient toute créature vivante qu'ils croisaient. Tels un brouillard mortel, ils recouvraient chaque soir de nouveaux territoires, volant toujours plus près des villages habités et faisant peser une menace grandissante sur les villes voisines de Murat, Vic-sur-Cère et Saint-Flour.

Ces créatures des airs n'étaient pas de véritables Grotesques, car la chair du Grotesque auquel elles ressemblaient avait péri depuis longtemps sous l'effet de la lumière du soleil. Les statues n'étaient que des formes de granit à leur image vivante, désormais habitées par des Dmons Primordiaux : des esprits ayant échappé à la Pierre-Porte ouverte – des Dmons éthérés et incorporels, en rien semblables à la véritable nature des Eljo. Ces formes rocheuses n'étaient rien de plus que des pierres possédées, incarnations de Démons jetés en Enfer aux premiers jours de sa création. Les Eljo qui possédaient jadis ces corps avaient été solidifiés par le soleil depuis longtemps. Et seuls les Dmons les possèdent à présent, se mouvant d'un seul mouvement sous la lune et semant la terreur sur une étendue toujours plus vaste de terres obscures.

Alors même que de plus en plus de villageois prenaient connaissance de la brume caustique rampante et de ses infâmes statues volantes, et qu'ils disposaient de moyens pour fuir ces monstruosité grandissantes, rares étaient ceux qui échappaient aux desseins omnipotents et mortels de l'enfer. La Grande Peste était comme un dragon surgissant de la mer Noire, doté de trois têtes proéminentes aux trois noms : Bubonie, Pneumonie et Septicémie. Ce monstre à trois têtes chevauchait le rat noir et serait baptisé par les Français la Peste Noire, et l'enfer le suivait. C'était un breuvage diabolique , assurément. Alors même que soixante-six pour cent de l'Asie gisaient sous l' emprise fétide de la mort, l'appétit de Lucifael pour l'âme de l'Homme était à peine éveillé. Elle le voulait tout entier avec elle, emprisonné à jamais. Ainsi, en 1347, à la fin du mois d' octobre, sous une pleine lune des moissons, la Peste noire s'abattit sur les peuples d'Europe, déferlant le long des amarres de la Santa Godeberta et des cordages du navire. En quelques jours seulement, le poison mortel de Lucifael étouffa le port animé de Messine et se répandit à l'intérieur des terres comme une brise marine empoisonnée.

Après avoir ravagé Messine, la peste se propagea sur quatre-vingts kilomètres vers le sud jusqu'à Catane. Ses habitants, conscients de l'épidémie , barricadèrent leur ville ; mais, face à la rapidité de sa propagation, cette mesure arriva trop tard. Catane explosa comme une ampoule mûre, laissant derrière elle d'innombrables fruits noirs. sous des aisselles fiévreuses. Et tandis que la ville de Catane succombait à la propagation

La peste frappait aussi la ville de Venise, qui produisait six cents cadavres par jour. Alors que les médecins vénitiens s'exposaient aux malades de plus en plus nombreux, huit sur dix contractèrent des maladies infectieuses et moururent. Lucifael était une sorcière maléfique ; au total , les deux tiers de Venise périrent et leurs corps se putréfièrent au soleil.

La bubonie, la pneumonie et la septicémie régnaient tandis que Lucifael poursuivait sa récolte de pommes noires. Elle brandit sa fourche à trois dents et poussa ses trois fléaux plus au nord pour ravager les côtes du centre-sud de l'Europe. Les îles voisines de Sardaigne et La Corse s'effondra sous le poids de son génie malfaisant, et sur les douze navires marchands qui firent voile vers Messine pour ensuite être contraints de quitter le port, un tiers finit par accoster au port de Gênes. Comme à Messine, les autorités portuaires génoises découvrirent soudain que les navires étaient porteurs de la peste et les tinrent à distance à l'aide de flèches enflammées avant de leur donner l'ordre de repartir. L'équipage malade obéit et mit le cap sur les ports de Marseille et de Barcelone, non sans avoir auparavant rejeté une nouvelle fois leurs rats malades par leurs amarres sur les quais génois. En quelques jours seulement, la ville entière n'était plus qu'un cimetière puant.

Lorsque des navires de la flotte dissoute arrivèrent au port de Marseille, les autorités autorisèrent le maintien à quai des navires contaminés, à condition que tous les navires et leurs cargaisons soient confisqués. Marins infectés et rats se répandirent dans la ville, et en moins d'un mois, la maladie de Diabolus la ravagea. Pour les victimes entassées dans les prisons et les monastères, ces édifices fortifiés devinrent des foyers de putréfaction hermétiques, le taux de mortalité y atteignant huit morts sur dix, voire l'anéantissement total pour certains. Marseille, jadis si animée, sombra dans le silence. Quinze mille hommes, femmes et enfants furent réduits en cendres.

Début 1348, les derniers vestiges de la flotte de la Peste Noire atteignirent les quais de Barcelone. Comme à Marseille, les autorités portuaires confisquèrent les navires et autorisèrent l'équipage contaminé à entrer dans leur ville. Invariablement, chaque église de la ville fut victime de la peste. Des flots de charrettes tirées par des chevaux et leurs cargaisons de cadavres. Comme la plupart des fonctionnaires de la ville déjà absorbés par leurs propres maux, l'ordre civique céda la place à un chaos primitif. Un exemple frappant : des centaines de Barcelonais, persuadés que la fin du monde était proche, se rassemblèrent dans les cimetières, se divertissant par des célébrations macabres et des orgies alcoolisées pour marquer leur Jour des Morts. Ensemble, ils péchèrent, moururent et se décomposèrent sur les tombes de leurs proches plus chanceux, qui avaient échappé à la terrible pandémie en mourant avant son arrivée. Faute de place dans les cimetières , de prêtres vivants pour consacrer de nouveaux lieux de sépulture et, de fait, de personnes disposées à enterrer les morts infectés, ceux qui ramassaient les cadavres commencèrent à pousser leurs chariots vers l'océan, abandonnant leurs cargaisons débordantes parmi les innombrables corps qui jonchaient le sol.

déjà rejetés sur le rivage. À chaque heure qui passait, de nouveaux restes humains étaient jetés à la mer ; et les brises nocturnes de la ville devenaient si nauséabondes qu'une simple bouffée d'air nocturne provoquait invariablement une nausée aiguë chez tous ceux qui n'avaient pas encore été malades par une autre exposition. Dans toutes les directions, l'air, la terre et La mer était recouverte d'une décomposition incommensurable et rance.

La peste, partie des villes portuaires italiennes, ravagea les grandes villes de Pise, Rome et Naples. Nombre d'habitants y voyaient la conséquence d'une terrible prophétie biblique : Dieu était en colère contre eux. Les plus instruits d'entre eux supposaient qu'un violent tremblement de terre était à l'origine de la pandémie, car celui-ci, survenu un an auparavant, avait provoqué un bouleversement inoubliable qui avait secoué toute la péninsule italienne, de Venise à Naples. Ils croyaient qu'à sa suite, des vapeurs toxiques s'étaient échappées de la terre et avaient envahi les terres, pour ensuite être absorbées par la peau. De ce fait, beaucoup évitaient les travaux pénibles qui provoquaient la transpiration ou l'ouverture des pores, tandis que d'autres s'aspergeaient d'urine pour tenter de se protéger des vapeurs supposément mortelles. La plupart de ceux qui ne furent pas les villes et les villages restèrent chez eux, évitant tout contact avec les centaines de cadavres qui jonchaient les rues. Et ceux qui osaient s'aventurer dehors le faisaient la tête entièrement enveloppée, ne laissant apparaître qu'une fine fente de tissu autour des yeux. Ils se cachaient le visage dans des bouquets de fleurs et d'épices pour filtrer les odeurs des émanations de chair en décomposition et une tentative futile de repousser la contagion omniprésente qui planait désormais sur toute la région.

Alors que les populations fuyaient les villes côtières contaminées et que s'ensuivait un exode massif vers l'intérieur des terres, la peste pénétra plus profondément en Europe. Lorsque le fléau atteignit Milan, ses habitants, pris de panique, s'empressèrent d'identifier les personnes infectées, ensevelissant des familles entières dans leurs maisons et y mettant le feu. Malgré le bouclage immédiat de la ville par les autorités, Milan succomba elle aussi.

À Florence, les autorités municipales n'eurent d'autre choix que d'appliquer un arrêté municipal qui faisait taire le son monotone des cloches des églises. Elles imposèrent des limites strictes au nombre de personnes présentes aux funérailles, n'autorisant que deux visiteurs par enterrement, afin de faciliter le déplacement des nombreuses équipes de fossoyeurs. Face à la propagation de l'infection et à l'afflux massif de morts dans les cimetières, la ville eut recours à l'inhumation en fosse commune. Les fossoyeurs empilaient trois corps ou plus entre des couches de terre éparses.

Peut-être les fossoyeurs étaient-ils les meilleurs gestionnaires du temps, marquant leurs horaires par le nombre de corps qu'ils enterraient. Tandis que plusieurs ouvriers recouvraient les cadavres dans les fosses, d'autres...

On creusa les tranchées qui s'allongeaient sans cesse. Pendant des semaines, le défilé de la Mort se poursuivit avec la régularité d'une horloge. Des charrettes chargées de dix à vingt cadavres arrivaient aux fosses communes à chaque heure qui passait. Finalement, les rues les plus fréquentées de Florence n'étaient plus que des ornières de boue séchée apparemment infranchissables, ne menant nulle part ailleurs qu'aux Fossés de la Mort.

Peu après, Marseille céda, suivie d'Arles, puis d'Avignon, siège du palais papal et du Saint-Siège. Avec ses quarante-huit mille habitants vivant à l'intérieur de ses remparts, Avignon tomba plus rapidement que toute autre ville.

Les rues étaient envahies par des prédicateurs apocalyptiques qui hurlaient à tous de se repentir. Dans leur adhésion perverse à un mal apparemment inéluctable, nombre d'entre eux s'étaient approprié les coins de rue, qui devenaient leurs chaires personnelles pour y répandre leurs récits et leurs prophéties sur la fin du monde. Ils appelaient les foules en délire et rassemblaient les malades pour qu'ils assistent à leurs sermons tonitruants, et ainsi leurs prophéties devinrent autoréalisatrices : les plus bruyants d'entre eux se transformèrent en pommes noires et se turent.

En quelques mois seulement, et à un rythme de quatre cents morts par jour, Avignon perdit la moitié de sa population. À l'instar des prédicateurs apocalyptiques hurlant au coin des rues, la plupart des habitants étaient persuadés que la colère divine s'était abattue sur eux, que la Grande Peste était un châtement pour leur mode de vie babylonien, pour leur débauche et leurs péchés. Ils priaient, promettaient et suppliaient.

Pourtant, le nombre de morts ne cessait d'augmenter. Désespéré, le pape Clément jeta son huile bénite et consacra tout le Rhône comme terre sainte. Ainsi, le fleuve servant désormais de lieu de sépulture pratique et sacré, les fossoyeurs d'Avignon transportèrent les victimes de la peste au centre du pont Saint-Bénézet et les jetèrent par-dessus bord.

Le breuvage impie de Lucifael ravagea également le Saint-Siège, et neuf cardinaux ainsi que la moitié des prêtres d'Avignon furent emportés par la peste. Pourtant, celle-ci n'emporta pas le Saint-Père qu'ils avaient désigné sur terre, car le pape Clément s'enfuit du palais papal dans la nuit des temps, protégé par son assemblée secrète de gardes et de médecins. Les dignitaires mourants et la noblesse malade, qui s'accrochaient au palais, furent laissés pour compte. Les habitants de la ville, qui se rendaient aux portes et imploraient l'absolution pontificale et les derniers sacrements de Clément, ignoraient qu'il avait quitté la ville plusieurs jours auparavant. Lorsqu'ils découvrirent sa fuite, on leur dit qu'il s'était réfugié à Valence, au nord, mais en réalité, Clément... Il se retira dans le village alpin reculé de Grenoble, s'installant entre deux cheminées toujours allumées et entouré d'un cercle de médecins triés sur le volet, mené par Guy deChauliac. Outre son don pour garder les secrets au sein de la papauté, il était un homme habile

Médecin et favori personnel de Clément, un éminent médecin français qui soignait régulièrement Clément et plusieurs de ses cardinaux. Ses besoins immédiats étant satisfaits, Clément gouvernait le Saint-Siège à distance par correspondance écrite avec le cardinal Firmus, qui demeurait au palais papal pour faire appliquer les directives du pape .

Le printemps arriva prématurément en 1348, annonçant un été caniculaire et une vague de mort. Paris succomba rapidement à la peste noire, qui déversait plus de huit cents cadavres par jour et empestait l'air sur près de seize kilomètres à la ronde d'une puanteur insoutenable. À l'instar du pape Clément, le roi Philippe se cacha, ne confiant sa véritable cachette qu'à quelques-uns de ses plus proches collaborateurs. Le capitaine Bourne, alors à la tête des nouveaux rangs de la Garde royale, était l'un d'eux. Tout comme Guy de Chauliac jouissait d'une grande confiance au sein du palais papal et de ses cercles pontificaux, Bourne était tout aussi digne de confiance au sein du royaume de Philippe .

Après le déclin et la chute de Paris, les grandes villes françaises de Lyon, Bordeaux, Orléans et Reims s'effondrèrent également, et avec elles, la royauté, son pouvoir et ses dirigeants s'écroulèrent. Les vassaux du roi et des générations entières de nobles gisaient entassés dans des fosses communes, et leurs serviteurs indigents étaient abandonnés à leur sort au bord des routes. Ni les chemins ni les rivières n'étaient exempts de cadavres, et toutes sortes d'embarcations sans équipage dérivèrent sans but sur les cours d'eau. Surtout après de fortes pluies, des centaines de corps gonflés dérivèrent sur les rivières et les ruisseaux, des cadavres si étroitement enchevêtrés qu'ils formaient des îlots de chair flottants. Tels des halos de mort, des anneaux d'écume blanche encerclaient les amas noircis, et sur nombre de ces radeaux de cadavres planaient des oiseaux blancs aux longues pattes, claquant du bec sur l'abondance. Les insectes que fournissaient les flottilles putrides. La mort employait de nombreux moyens pour se propager inexorablement.

Près de Bordeaux, les piliers rapprochés du pont de la Duguate, lieu de passage fréquenté, se dressaient comme une senne de cadavres, accumulant contre leurs fondations les restes gorgés d'eau des hommes, des moutons, des bœufs et des chevaux. Les yeux de ceux qui osaient traverser le pont se fermaient, brûlés par les émanations de l'écume bouillonnante en contrebas. La plupart des animaux qui approchaient du pont luttèrent contre la traversée, de peur d'être poussés de force, et nombre d'entre eux n'atteignaient pas l'autre rive qu'ils sautaient par-dessus le mur en amont, s'emmêlant dans la boue fermentante et devenant ainsi du combustible supplémentaire pour son écume. Routes et rivières, villes et cités, rois et royaumes – la terre se mourait. De ses émanations putrides et ascendantes, même les plus hauts cieux empestaient.

Et Lucifael ricanait sans cesse, ravi de tout ce qu'elle avait provoqué.

[Fin du chapitre 11]



Cette œuvre littéraire a été créée d'exclusivement en dédicace de

Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~